Document généré le 25 avr. 2024 07:09

Québec français

Les théories de la lecture
Défis et questions

Richard St-Gelais

Numéro 135, automne 2004

De la lecture

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55541ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

St-Gelais, R. (2004). Les théories de la lecture : défis et questions. *Québec français*, (135), 28–30.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

> > RICHARD SAINT-GELAIS*

[DÉFIS ET QUESTIONS]

LES THÉORIES DE LA LECTURE

On trouve, au milieu d'un reportage de Jean Dion sur le Grand Prix automobile de Montréal, les lignes suivantes : « Et puis, au-dessus des portes ouvertes de chez Jordan et de chez Renault, on aperçoit des annonces de Postes Canada. Allez savoir pourquoi, ça m'a fait penser au Danemark[1] ». On peut déjà imaginer un moment où l'allusion de Dion – à l'affaire des commandites et à la disgrâce d'un ex-ministre et ex-ambassadeur au Danemark – deviendra parfaitement obscure (c'est entre autres pour pallier cette impermanence du savoir commun que les éditions critiques ont été inventées). Pour nous (un « nous » circonscrit dans le temps et l'espace), ces lignes sont plutôt l'occasion d'un bref moment de sidération, vraisemblablement suivi d'une petite illumination, lorsque nous réactivons le souvenir des circonstances que je viens d'évoquer. Du coup, le « allez savoir pourquoi » apparaît comme ironique puisque, de toute évidence, Dion sait pertinemment pourquoi des annonces de Postes Canada lui font penser au Danemark et que, non moins évidemment, il entend partager cette connivence ironique avec ses lecteurs.

Dans tous les cas – incompréhension faute du savoir approprié, petit choc lorsque l'allusion devient claire –, force nous est de reconnaître que le texte ne « fonctionne » pas tout seul, que son mécanisme, son sens et ses effets dépendent en partie de la lecture qui en est faite. Cela vaut pour des textes appartenant aux genres du discours les plus divers (articles journalistiques, recettes de cuisine, publicité...) mais aussi, et peut-être surtout, pour les textes littéraires. Ces derniers, en effet, demanderaient à leurs lecteurs et lectrices une coopération d'une richesse et d'une intensité toutes particulières – et récompenseraient cette coopération par un plaisir esthétique refusé aux lecteurs de journaux ou de livres de recettes. Telle est du moins l'opinion qui a fini par avoir cours, largement, en études littéraires.

Il n'en a pas toujours été ainsi. La position dominante, en ces matières, a longtemps consisté à privilégier l'autorité de l'auteur sur l'interprétation de ses œuvres. Il s'agissait donc de décortiquer ses déclarations (à travers sa correspondance, son journal ou les témoignages de ses proches) dans l'espoir de déterminer ses *intentions*. Dans la version « la vie et l'œuvre » de cette doctrine, le chercheur était même invité à scruter l'existence de l'écrivain à la recherche de clefs utiles, amis déguisés sous les traits de personnages, événements travestis en aventures fictives, etc. Faute de ces appuis extérieurs, et par un curieux mouvement circulaire, l'interprète pouvait toujours déduire du texte l'intention qui l'animait, intention qui devenait ensuite l'aune à laquelle mesurer la validité des interprétations plus incertaines. L'intention de l'auteur est bien souvent l'invention du lecteur.

Le structuralisme littéraire aura été en grande partie un effort pour renverser l'auteur (comme principe explicatif), et à lui substituer un ensemble de principes méthodologiques qui fondent l'analyse sur les structures immanentes du texte. Les principes et les conceptions varient indubitablement (les « structures » de Barthes ne sont pas celles de Genette ou de Greimas), mais le pari épistémologique commun est que les textes, à travers leurs agencements aux niveaux du signifiant et du signifié, constituent l'objet central de la *description*. Celle-ci se substitue d'ailleurs à l'interprétation, qui éloignerait de l'immanence textuelle et n'est donc plus de mise.

C'est dire que, si les structuralistes ont congédié l'auteur (en tant que garant du sens du texte, voire en tant qu'origine de ce dernier), ils ne faisaient pas une plus grande place au lecteur. Bien au contraire, car celui-ci, siège de toutes les illusions (à commencer par la célèbre « illusion référentielle »), ne saurait entrer en ligne de compte sans menacer, en raison de sa subjectivité, la rigueur de ce qui

s'est voulu, un temps, une Science du Texte. On doit au structuralisme des instruments d'analyse dont le potentiel est indéniable : la « fonction poétique » de Jakobson, le « programme narratif » de Greimas et ses épigones, la narratologie de Genette, etc. Mais, aussi sophistiquées soient-elles, ces notions et méthodes ne peuvent rendre compte de tout un ensemble de phénomènes qui ne sont que *partiellement* textuels et dont l'investigation réclame que l'on fasse une place aux attentes, aux savoirs, aux opérations, en un mot aux aventures *du lecteur*.

Un champ interdisciplinaire

L'impulsion en ce sens est venue en partie de divers courants extérieurs à la littérature, philosophiques (la phénoménologie), linguistiques (la pragmatique) ou psychologiques (les sciences cognitives). La première, dans ses efforts pour penser l'appréhension du monde par la conscience, en est venue à distinguer les objets « autonomes », définis par leurs seules propriétés immanentes (par exemple, la tasse de thé posée sur mon pupitre), et les objets « intentionnels », qui n'accèdent à une pleine existence qu'à travers leur « concrétisation » par un sujet. Appartiennent à la seconde catégorie les personnages de fiction, qui ne « vivent » que grâce à l'impulsion que leur donne une conscience lectrice[2]. La pragmatique, pour sa part, insiste sur la dimension dynamique du langage ; se concentrer sur les énoncés (comme le fait la linguistique traditionnelle) occulterait les actes que nous accomplissons chaque fois que nous parlons ou écrivons, de même que leur nécessaire inscription dans un contexte où interagissent un énonciateur et un destinataire, le premier cherchant à influencer le second à travers des actes langagiers comme l'ordre, la promesse ou la question. Transposé à la littérature, ce cadre méthodologique fait intervenir, forcément, le lecteur et les relations que le texte tente d'établir avec lui[3]. L'Intelligence Artificielle et les sciences cognitives ont aussi joué un rôle dans cette prise de conscience du rôle du lecteur : lorsqu'on a voulu élaborer des programmes informatiques simulant la compréhension des récits, on a rapidement observé que cette compréhension est tout sauf passive. Le lecteur doit « y mettre du sien ». Les récits apparemment les plus simples (du genre « Marie a échappé sa poupée de porcelaine. En voyant les morceaux par terre, elle s'est mise à pleurer et a couru vers sa maman. ») nécessitent, si on veut se les rendre intelligibles, l'« injection » d'un nombre surprenant de données et de cadres généraux (scénarios ou plans)[4].

Questions et débats

On aura compris que les approches phénoménologiques, pragmatiques ou cognitives de la lecture ne se recouvrent pas et que, au-delà de leur intérêt commun pour la réception, leurs objectifs, leurs fondements théoriques et leurs méthodes se distinguent sensiblement, quand ils ne s'opposent pas. Il ne saurait être question de présenter ici le détail de débats et de relations assez complexes. Je me contenterai plutôt de présenter rapidement un certain nombre de questions qui se posent dès lors qu'on entend réfléchir sur la lecture. Ce sont d'ailleurs ces questions, plus que les réponses précises qui leur sont apportées et qui varient d'un courant à l'autre, qui définissent au bout du compte le domaine vaste, multiforme et souvent controversé des théories de la lecture.

La première question[5] découle du caractère temporel de la lecture : convient-il de mettre l'accent sur *l'avant*, *le pendant* ou *l'après* de la lecture ? Certaines théories se concentrent sur les prédispositions qui orientent le lecteur avant même qu'il n'aborde les premières lignes du texte. La notion d'« horizon d'attente » de Hans Robert Jauss[6] rend bien compte du fait que l'on n'aborde jamais un texte les mains vides : l'expérience préalable du genre littéraire auquel le texte appartient, la « compétence intertextuelle » (la connaissance des textes avec lesquels celui qu'on lit entre en relation) et la distinction entre littérature et langage pratique (de même qu'entre la fiction et la réalité quotidienne), voilà autant de facteurs qui affectent (que nous nous en rendions compte ou non) notre appréhension des œuvres littéraires. Même si Jauss insiste sur l'aptitude des textes à modifier l'horizon d'attente de leurs lecteurs, son modèle accorde relativement peu de place au « pendant » de la lecture, aux processus que celle-ci met en jeu à mesure que l'on traverse le texte. Ici, les approches de type sémiotique (Eco, Gervais, Saint-Gelais[7]) permettent une prise plus précise, même si l'on soupçonne parfois que les orientations propres à chaque théoricien viennent quelque peu colorer la description de l'activité du « lecteur ». L'« après » de la lecture, curieusement, est sans doute le premier aspect à avoir été examiné, à travers les études sur la réception critique des œuvres. Toutefois, il ne s'agit généralement que d'études de cas, qui plus est portant sur une pratique tout à fait particulière, « professionnelle », de lecture ; il n'existe pas, à ma connaissance, de théorie générale des répercussions de la lecture.

La deuxième question porte sur l'objet même des théories de la lecture : celles-ci doivent-elles porter sur la lecture effective, accomplie par des lecteurs en chair et en os, ou sur la place et le rôle que les textes accordent à ces derniers ? On observe en effet, dans plusieurs études, un glissement qui mène de *l'acte* de lecture à *la représentation*, explicite ou non, que les textes en donnent. C'est ainsi que le « narrataire » (Genette), le « lecteur abstrait » (Lintvelt) et le « lecteur modèle » (Eco) en viennent à se substituer, parfois subrepticement, au lecteur réel. La théorie « de la lecture » devient ainsi une extension, parfois à peine déguisée[8], de la démarche structuraliste. La sociologie de la lecture, telle que la pratiquent par exemple Nicole Robine ou Jacques Leenhardt, se préoccupe de lecteurs réels mais son approche ne lui permet de rendre compte que de l'avant (déterminations sociales diverses) ou de l'après (objectifs, témoignages) de la lecture : le processus même de cette dernière échappe à peu près immanquablement aux instruments d'enquête des sociologues, qui s'y intéressent peu de toute façon.

L'idée, largement défendue, que le texte prévoit son lecteur débouche sur la dernière question que j'aborderai ici : dans quelle mesure la lecture est-elle déterminée par le texte, dans quelle mesure est-elle au contraire un acte autonome, qui peut dans certains cas résister aux pressions du texte ? C'est cette question, sans nul doute, qui a donné lieu aux débats les plus acerbes[9]. L'enjeu, ici, est d'envergure puisqu'il renvoie à la source de l'autorité interprétative, et même à la possibilité – nécessaire selon les uns, illusoire selon les autres – de déterminer le sens du texte. Les positions les plus nettes ont été défendues par E. D. Hirsch (qui assoit le sens du texte sur l'intention auctorielle dont il procède) et par Stanley Fish (selon qui le texte est *créé* par les stratégies interprétatives, lesquelles ne peuvent être confrontées à quoi que ce soit d'extérieur à l'interprétation[10]). Ces positions extrêmes ont le mérite de la cohérence, mais leur radicalité paraît peu à même de rendre compte des rapports entre texte et lecture. Aussi se sont multipliées les positions intermédiaires ; mais celles-ci, en tentant de ménager la chèvre et le chou, finissent à l'occasion par ressembler aux contorsions des théologiens lorsqu'ils s'essaient à concilier la toute-puissance divine et le libre-arbitre humain[11].

Comme bien d'autres boîtes de Pandore de l'époque structuraliste puis post-structuraliste, celle de la lecture a été laissée ouverte sans que les successeurs de Fish et d'Eco ne s'en fassent trop. Comme les spectres qui n'effraient que si l'on y croit, celui du sens à jamais disséminé par sa lecture n'a hanté qu'un temps la théorie littéraire, de toute façon réduite aujourd'hui à un petit canton peu fréquenté. Le temps est plutôt aux histoires anecdotiques de la lecture à la Manguel ou aux « droits imprescriptibles du lecteur » de Pennac qui offrent en quelque sorte l'équivalent esthétique de l'« approche-client ».

La perspective fondée sur la lecture a déjà eu quelque chose de corrosif à l'époque – qui nous paraît déjà lointaine – où il y avait encore quelque chose en littérature à corroder, un pouvoir à tenter de faire vaciller : celui de l'Auteur, puis celui plus subtil du Texte. Aujourd'hui, rappeler que tout passe en dernière instance par la lecture – le lecteur, plutôt – semble l'écho du relativisme ambiant qui dissout toute tension dans le « centre commercial de la culture » (Jameson) qu'est la postmodernité. Le lecteur a déjà été une arme de guerre. Quelle révolution détrônera ce sujet satisfait de sa souveraine subjectivité ?

* *Professeur de littérature québécoise et chercheur au Centre interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRLCQ), Université Laval (Québec)*

Notes

1 Jean Dion, « Un tour de machines », *Le Devoir*, 11 juin 2004, p. A-10.

2 Je résume ici, très schématiquement, les thèses de Roman Ingarden, dont on trouvera l'exposé détaillé dans *L'œuvre d'art littéraire*, 1983 [1931]. Voir aussi *L'acte de lecture* de Wolfgang Iser (1985).

3 Il faudrait ajouter, dans une autre perspective, la linguistique textuelle (voir les travaux de Teun van Dijk) qui, en s'attachant aux relations inter-phrastiques, a exploré un domaine où les règles d'enchaînements sont nettement moins strictes que celles de la syntaxe et donc nécessitent l'inter-vention du lecteur. La cohérence, par exemple, n'est pas une pure propriété textuelle puisqu'elle dépend aussi des calculs interprétatifs du lecteur qui rétablira des liens implicites, convoquera des « scripts » sous-jacents ou rapportera des propositions au *topic* textuel.

4 Ici, par exemple : que la porcelaine est un matériau fragile et donc que les morceaux qui jonchent le sol sont ceux de l'expoupée ; que les pleurs de Marie (effet) sont le signe de sa tristesse (cause), elle-même causée par la perte de sa poupée ; que Marie se précipite vers sa maman (moyen) de manière à ce que celle-ci la console (but).

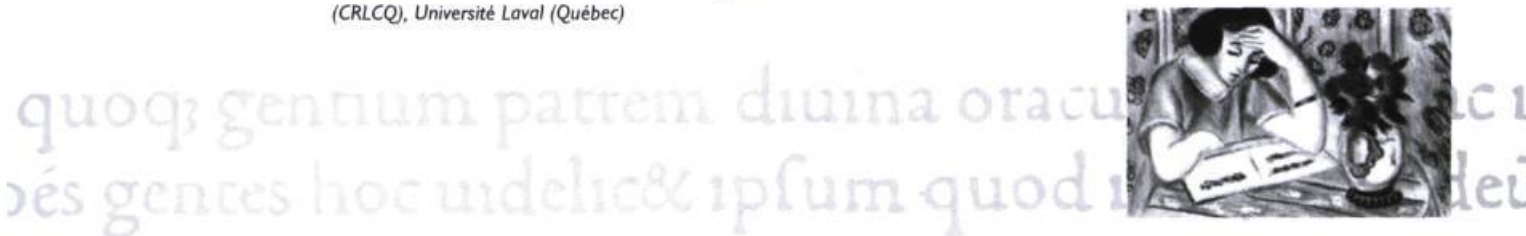
5 Il ne s'agit évidemment que d'un ordre d'exposition.

6 Voir *Pour une esthétique de la réception*, 1978 [1974].

7 Voir respectivement *Lector in fabula*, 1985 [1978], *À l'écoute de la lecture* (1993) et *Châteaux de pages* (1994).

8 Comme dans « La lecture comme construction » de Tzvetan Todorov (*Poétique*, n° 24, 1975).

9 Dont on trouvera un bon échantillon dans l'ouvrage collectif *Interprétation et surinterprétation* (Umberto Eco et *al.*), Paris, PUF (coll. « Formes sémiotiques »), 1996.

10 Voir respectivement *Validity in Interpretation*, 1967, et *Is There a Text in This Class ?*, 1980.

11 Voir par exemple ces lignes de Cécile de Bary : « [...] toute lecture est libre, libre même d'un contresens. Ce qu'on peut déterminer, c'est dans quelle mesure une œuvre oriente cette liberté, et dans quelle mesure telle ou telle lecture la méconnaît [...] la liberté du lecteur, inscrite dans le texte, lui est dès lors imposée, il s'y trouve confronté » (« L'arbitraire de la contrainte. Du sens chez Perec », dans Jan Baetens et Bernardo Schiavetta [dir.], *Le goût de la forme en littérature*, Paris, Noesis, 2004, p. 139).